

CATHERINE DUPUIS-MORENCY
 Doctorante, Université de Montréal

***Les armes du mégalomane :
 petite méthode pour devenir un poète de race***

Dans un texte intitulé « Les affinités surréalistes de Giguère », Claude Gauvreau réagit à un poème écrit par le fondateur des Éditions Erta (Montréal), en 1949 : « Comme le visionnaire qu'est tout poète de race, écrit-il, Giguère est la proie voluptueuse du sentiment de souveraineté ; il ne voit pas de bornes à sa force magique, il sait tout pouvoir, et pour lui un simple verre d'eau devient une mer bouleversée par nos destins; il dit "verre d'eau ", il pourrait dire l'Océan pacifique ou les mers de la Planète Vénus. » Puis, Gauvreau ajoute : « Un immense poète lyrique est toujours un mégalomane et ce mégalomane est un presbyte qui divulgue au profane ce que les distances radieuses cachent aux foules malgré elles ignares. On a raison de dire que le poète est la dernière espèce de devin que le vingtième siècle renferme. »

Dans cet article bref – précipité d'une conférence prononcée le 12 février 1970 au Musée d'Art contemporain de Montréal – qui ne sera publié qu'en 1972¹ de manière posthume, Gauvreau livre en somme le fondement de son art poétique, Giguère lui servant à la fois de miroir et de projecteur pour élucider son propre désir d'écrire. Puisque l'acte créateur lui apparaît indissociable du désir de devenir devin et donc, en substance, un être exceptionnel, il s'agira d'emblée pour Gauvreau de mettre toutes les ressources de son inspiration au service d'une construction démesurée de soi et du monde, non étrangère aux influences que synthétisent sans contredit les modèles de Tzara et de Breton.

Nombreux sont les termes qui, dans cet article, convoquent délibérément l'idée – convoitée telle une muse – de Puissance : en effet, *visionnaire, sentiment de souveraineté, pas de bornes, force magique, tout pouvoir, divulgue, devin* ne constituent qu'une infime partie de la terminologie pulsionnelle et incantatoire qu'aménage à foison le poète. Or, dans une rhétorique chère à Gauvreau dès ses tous premiers écrits – tant critiques que créateurs –, ces prismes du pouvoir ne peuvent être activés que par la présence d'un attribut complémentaire, que le poète place au-dessus de tous, malgré la charge ambiguë qu'il véhicule le plus souvent. Ce mot : *Mégalomane*, constitue certes une clef dans l'œuvre du poète, sa genèse y étant liée de manière consubstantielle. Incessamment réactivée et positivée par le discours gauvréen, cette tare, définie par la médecine comme un comportement pathologique, devient, sous la plume de Gauvreau, une condition sine qua none pour accéder à la parole authentique et coïncider avec son propre génie créateur.

Dans un Québec essoré par la censure, l'autoritarisme et le moralisme excessifs, contraint par l'Église et l'État de croire à la petitesse servile de l'individu, l'idée même de mégalomanie devient un repoussoir que l'on fuit comme la peste. Et c'est pour cette raison précise que Gauvreau l'élite, dès l'adolescence, comme principe fondateur de son art poétique. Aussi imagine-t-on aisément le collégien précoce,

¹ Claude Gauvreau, « Les affinités surréalistes de Roland Giguère », Montréal, *Études littéraires*, décembre 1972.

vainqueur d'un concours oratoire et renvoyé peu après du Collège Sainte-Marie pour avoir tenu en philo II des propos jugés « incompatibles avec l'enseignement officiel », fomenter les bases d'une rhétorique du renversement, qui deviendra vite le sceau de sa démarche créatrice. Si la mégalomanie contamine les individus rongés par un désir excessif de gloire et de puissance, Gauvreau trouvera en elle les ressources idéales pour remettre en question la logique chambranlante sur laquelle s'est édifié l'équilibre social factice dénoncé par les signataires de *Refus Global*. « La fortune est à nous si nous rabattons nos visières, bouchons nos oreilles, remontons nos bottes et hardiment frayons dans le tas », promet Borduas, avant de conclure : « Nous entrevoyons l'homme libéré de ses chaînes inutiles, réaliser dans l'ordre imprévu, nécessaire de la spontanéité, dans l'anarchie resplendissante, la plénitude de ses dons individuels. »²

Aussi n'est-il pas étonnant qu'en écho à cet appel univoque de l'aîné, Gauvreau, jeune morveux à peine évadé des bancs d'école, initie en ces termes son entrée au cénacle des poètes combattants : « Frédéric Chir de Houppelande est le plus grand des poètes », fait-il dire à l'Introducteur des *Reflets de la nuit*, premier objet dramatique des *Entrailles*, écrit en 1944, alors que Gauvreau n'a pas encore 20 ans. « Frédéric Chir de Houppelande est le plus grand des poètes et sa voix alourdit les cœurs de lianes rousses. Chir de Houppelande c'est moi. »³ Énigmatique, évanescent, ce *Chir* se présente sous les traits d'un personnage que Gauvreau n'a pu nommer anodinement *l'Introducteur*. En effet, il est bien dit, dans la didascalie inaugurale, que le personnage qui pénètre sur scène n'est autrement que « gigantesque, l'air plutôt épouvantable (comment peut-on être *plutôt* épouvantable?), qu'il doit absolument être maquillé violemment avec du rouge, du vert, du bleu, du blanc, surtout du noir, et que ses yeux sont immenses ». Voilà, en germe, l'un des traits saillants qui alimentera la construction égotiste entreprise par Gauvreau : tout grand poète doit posséder des yeux immenses pour voir « plus loin que le loin, rejoindre le bout de l'infini, cordon infini ou bras rouge, imiter la couleur rouge d'une toile qui se dissipe dans les barres comme d'arc-en-ciel infinies. »⁴

Répondant à la prescription de Borduas selon laquelle la création doit être le véhicule d'une anarchie resplendissante, Gauvreau tient à déchirer l'hymen poétique sous les traits d'un être hors norme, incommensurable. Comme le sera ensuite cette « statue de jeune homme bâtie avec des matériaux lourds, comme sculpté dans le roc » érigée au centre de *La statue qui pleure*, ou encore le peintre de *Nostalgie sourire* qui s'écrie, se levant brusquement :

Ma toile mon sang.

Il faut que je la montre!

Le chef d'œuvre des bras qui se sont crus des Dieux, le chef-d'œuvre peint avec les héroïsmes des hommes, dessiné sur les mémoires d'Asie, sculpté dans le sang, sculpté dans la chair.

*Sang! Tiré de la boue par des bras extraordinaires! Extraits comme l'argent! Sang de toile!*⁵

² Paul-Émile Borduas, *Refus global*, Montréal, Typo, 1990 [1948], p. 76.

³ Claude Gauvreau, « Les reflets de la nuit », *Œuvres créatrices complètes*, Montréal, Éditions Parti pris, 1977, p. 19.

⁴ Claude Gauvreau, « Au cœur des quenouilles », *Œuvres créatrices complètes, op. cit.*, p. 81.

⁵ Claude Gauvreau, « Nostalgie sourire », *Œuvres créatrices complètes, op. cit.*, p. 59.

Lorsque la toile est finalement dévoilée par le peintre, Géhur, spectatrice perplexe, découvre avec hébètement que cette dernière est vide, immaculée, et qu'en somme, tout y reste à faire. « Lis, lis l'intention », rétorque le peintre en annonçant ses couleurs :

Songes aux corps d'éléphants, vous m'avez pris avec vous comme un petit frère et je suis allé plus loin que la lune sur un rayon de lumière livide. O sondes! Mada m'a dit : Da, ô prince sans royaumes qui gîtes dans les rosées d'amour! J'ai travaillé sur l'éternel chef-d'œuvre. J'ai travaillé sur le monde comme un chirurgien. O mire! O moi, O moi! Servile à mesurer le monde! Le soleil entre mes mâchoires gloutonnes. Doucement doucement le désir a éclos dans ma poitrine comme un peuplier. Mon bras travaillant dans les muscles de la vie. J'ai peint avec moi-même. Devenu matière moi seul je me suis peint. Univers trop vaste. Ceci est à moi! Ceci est à moi! Ceci est moi transfiguré par l'univers.⁶

Se projeter au-delà des territoires habités, se mesurer aux forces cosmiques, se propulser loin, *plus loin que le loin, plus loin que la lune de manière à rejoindre l'infini* : voilà le programme établi par Gauvreau dès ses toutes premières compromissions, parcours amorcé à même le registre de la grandeur, mais encore, de l'inimaginable puissance, voire du titanesque.

Dans une lettre datée du 8 mai 1954, le jeune homme adresse à Borduas le récit d'un événement apparemment anodin et pourtant emblématique, me semble-t-il, de cette omnipotence fantasmée du pouvoir et de l'analogie poétique qui en découle :

Quand nous avons appris à la gare Centrale que le train pour New York partait de la gare Windsor, nous nous sommes mis à courir – Ouvrard, Barbeau et moi. Les Lortie et Mousseau nous ont annoncé que vous étiez déjà à bord du train – mais le train n'était pas encore parti. Dans ce décor d'envol interplanétaire, nous nous sommes lancés à la chasse aux wagons. Nous étions tout prêts de la locomotive lorsque la puissante mécanique a failli nous transporter nous-mêmes à New York. Nous n'avons pas eu le plaisir de vous revoir. La célérité du départ de la dure et infernale chenille, cependant, nous a procuré une vertigineuse sensation d'espace et de distance.⁷

Cet épisode enlevant, qui aurait pu être le fruit d'un Jules Verne ou d'un Vigny, projetée, sous l'impulsion du poète, le lecteur dans un délire propulsif qui ne manque pas de rappeler les pages écrites par ces romanciers qui, au plus fort de la Révolution industrielle européenne, assimilaient la puissance virile de l'homme à celle des machines nouvelles. Folie des grandeurs qui ne pouvait qu'empourprer l'ambition et le goût du colossal dont Gauvreau dénouera frénétiquement les ressources, jugeant constamment la mesure de l'homme à la lumière d'un potentiel dépassement. Ainsi fait-il dire au Soldat Claude, double troublant du père idéalisé puisqu'inconnu :

Puisque je marche dans la boue vierge alors que les bourgeois protègent leur cul contre la lassitude, puisque je fais des pas ou il n'y a jamais eu de pas, puisque je suis un brise-glace vociférant dans le gel, je ne suis pas semblable aux autres, je me classe derechef parmi les êtres exceptionnels. [...] L'homme voit défiler des pâtres pâtisseries qui sifflotent en norvégien, tout blanc tout blancs, blancs tout, dont les tibias frémissants semblent chuchoter : Tu es le meilleur.⁸

Après un démarrage à fond de train, et malgré le fait que *Les Entrailles* ait connu une diffusion que l'on peut sans médire qualifier de confidentielle, Gauvreau

⁶ *Ibid.*, p. 60.

⁷ Claude Gauvreau, *Lettres à Paul-Émile Borduas*, Montréal, Presses universitaires de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 2002, p. 123.

⁸ Claude Gauvreau, « Le soldat Claude », *Œuvres créatrices complètes, op. cit.*, p. 65.

ne ménagera aucun moyen pour s'éjecter d'une imagerie monochrome et réductrice (selon laquelle le poète est condamné à demeurer embryon de son propre idéal) pour se projeter, éclairé d'œuvres automatistes dont il s'acharne à défendre la valeur, vers des tableaux dans lesquels il se mettra incessamment en scène et qui donnent à voir cet « immense poète lyrique, mégalomane presbyte qui divulguerait au profane ce que les distances radieuses cachent aux foules malgré elles ignares. » Et si le poète est la dernière espèce de devin que le vingtième siècle renferme, il se fera poète, « acrobate habile jonglant sur les soupirs de rêve, somnambule pourchassant les cornes de daim. »⁹

Mais cette conquête de ce que Gauvreau appelle *les distances radieuses* ne pourra advenir, il le pressent trop bien, que par le biais d'un sabotage sans retenu, prolégomènes nécessaire à l'édification du mythe. « D'ici là, sans repos ni halte, en communauté de sentiment avec des assoiffés d'un mieux-être, sans crainte de longues échéances, dans l'encouragement ou la persécution, nous poursuivrons dans la joie notre sauvage besoin de libération »¹⁰, écrit encore Borduas dans *Refus Global*. Ce à quoi Gauvreau répond tant par les gestes que par une poésie tissée dans la fibre de la maladresse et pourtant plus forte et plus évocatrice que tout ce qu'il a pu écrire après *Étal mixte*. Écrit entre 1950 et 1951, ce premier opus s'offre comme un concentré de violence et de désirs, les vertus de la tension et la volonté de confrontation y générant, grâce à l'acidité nerveuse de la jeunesse, un ensemble décapant et, avouons-le, parfois indigeste.

Déterminé à combattre la morosité ambiante par la promotion d'un art indiscutablement nouveau, Gauvreau doit en passer par une forme de purge qui rappelle nécessairement la démarche d'Artaud. Purge de l'instruction bâtarde reçue chez les Jésuites, du corset dans lequel se débattaient les jeunes artistes promouvant un certain idéal avant-gardiste et finalement, purge d'une société qui préfère tourner en rond plutôt que de se propulser vers un avenir incertain, où la potentialité du ratage paralyse même les esprits les plus avertis. À travers des poèmes tels « Aurore de minuit aux yeux crevés », « Ravage cicatrice », « Saint-Chrême durci au soleil » et « Enfance du Duché de Crottemare », Gauvreau se fait pyromane, mettant l'obscène et la fureur au service d'une fantasmagorique destruction de l'écologie littéraire ayant jusqu'alors calligraphié le paysage québécois. Résolu à anéantir jusque dans ses fondements l'influence bien-pensante qui pèse sur les créateurs de l'époque, Gauvreau mord, peste, souille, insulte jusqu'à s'avilir, dans le but avoué de démembrer la petitesse atavique dans laquelle pourrit sa communauté et de générer un nouvel ordre social et culturel, inédit puisque fondé sur un principe d'indépendance et d'élection.

« Il n'y a rien comme la confrontation de deux masses apparemment disproportionnées pour donner aux nerfs et aux muscles le maximum de leur tension, pour donner à l'intelligence et à la conscience le maximum de l'unilatéralité »¹¹, écrit le poète au complice Borduas, lui faisant le récit d'une sortie au cours de laquelle les Automatistes se promenèrent en hommes sandwich dans une exposition, brandissant des slogans tels :

« *En grève contre le jury de marde! À bas Cosgrove la putain! Déviergions les jeunes vieillards!* »

« *Le vieux marteau de Dada s'est réincarné imprévisiblement avec une touche d'acide* »

⁹ Claude Gauvreau, « Nostalgie Sourire », *Œuvres créatrices complètes, op. cit.*, p. 61.

¹⁰ Paul-Émile Borduas, *op. cit.*, p. 77.

¹¹ Claude Gauvreau, *Lettres à Paul-Émile Borduas, op. cit.*, p. 96.

sans précédent, poursuit Gauvreau. Rarement a-t-on vu un geste public plus empirique, plus instinctif... [...] les madames en robes longues et les beaux messieurs en tuxedos étaient en nombre énorme. [...] Pour passer, il fallait presque se frayer un chemin à la hache. [...] Nous étions véritablement dans un état de carnage [...] il a été décidé spontanément que l'Exposition des Rebelles devra avoir le même caractère d'intransigeance et de franchise. »¹²

Intransigeance et franchise : deux termes employés par Borduas pour galvaniser les troupes, que Gauvreau reprendra instinctivement à son compte, convaincu que l'authenticité, même archaïque, n'est pas qu'une qualité latente, que quiconque y prétend doit se battre pour s'en accaparer, comme des distances radieuses qui feront le sel du grand poète lyrique dont il rêve tant pour les ignares que pour lui-même. Et si cette conquête doit passer par une radicale confrontation avec l'autorité, si le créateur doit se salir les mains et la langue en traînant la poésie dans la merde un bon coup, Gauvreau ne s'y refuse pas, mu par une nécessité intérieure qui domine toutes les autres dans *Étal Mixte* : se dissocier du social et de la complaisance bourgeoise en la minant de l'intérieur, dynamitant tout ce qui est sa portée, pour ensuite, au dernier instant, s'expulser du giron putride en espérant le voir se consumer définitivement derrière lui. Pour l'ennemi :

*Pas de pitié
Les pauvres ouistitis pourriront dans leur jus
Pas de pitié!
Mourez
Vils carnivores
Mourez
Cochons de crosseurs de fréchets de cochons d'huiles
De cochons de caïmans de ronfleurs de calices de cochons de rhubarbe de
ciboires d'hostie de bordels de putains de saints-sacrements d'hostie de bordels de
putains de folles herbes de tabernacles de calices de putains de cochons.
[...]
La diarrhée des sédentaires
Pas de pitié
Mourez chiens de gueux
Mourez baveurs de lanternes
Crossez fumiers de bourgeois!
La lèpre oscille dans vos cheveux
Pourris
Crossez vos banalités sucez vos filles!
Pas de pitié
Mourez
Dans vos gueuse d'insignifiance
Pétez
Roulez
Crossez
Chiez
Bandez
Mourez
Puez
Vous êtes des incolores
Pas de pitié!¹³*

¹² *Ibid.*, p. 96-98

¹³ Claude Gauvreau, « Ode à l'ennemi » (*Étal Mixte*) dans *Œuvres créatrices complètes*, *op. cit.*, p. 260-262.

Cette sentence, *Vous êtes des incolores*, apparaît, à première vue, comme un corps étranger au cœur d'une indigestion dont la virulence n'a d'égal que le dégoût du poète; et pourtant, elle porte peut-être la charge la plus violente de cet *Ode à l'ennemi*. Pour Gauvreau, qui a choisi *les pamplemousses parce qu'il a choisi la couleur des pamplemousses, pour qui le soleil qui s'élançe comme un crapaud pourpre est garant de tous les passages*, et sur qui l'arc-en-ciel opère un pouvoir d'attraction sans cesse renouvelé, accuser d'*incolore* un homme constitue le pire des châtements, revient de facto à l'annihiler, à ses yeux du moins. Et comme ses yeux sont ceux de celui qui a reçu la lumière des tableaux de Renoir comme une lettre directement envoyée par Orphée, que leur rétine a brûlé sous la prescience des dents d'ivoire de la lune, Gauvreau s'octroiera le privilège de juger qui peut être considéré comme visionnaire et qui ne l'est pas.

Aussi, le 30 juillet 1953, il fait à Borduas cet aveu pour le moins paradoxal : « J'ai appris, il y a une couple de jours, que le Cercle du Livre de France avait éliminé mon ouvrage *Beauté baroque*. Trois membres du jury (sur neuf) ont décidé que je n'avais pas de chance de gagner. Cette nouvelle ne m'affecte pas particulièrement. Je me sens libre et serein. Accessoirement, les membres du jury sont certainement des lâches. On les punira le mieux possible. »

Ici devient palpable l'une des contradictions qui fera le ciment de la mégalomanie gauvreenne : éperdument dépendant du regard d'autrui sur son œuvre en même temps que violemment dégoûté par cette absurde – et inconsciente – demande de crédit à l'endroit des incolores qu'il méprise, le poète n'aura d'autre choix que de se retrancher dans une forme d'élection qu'il intégrera par défaut, faute de mieux. Élection en creux, née d'une idylle impossible entre un lectorat frileux et une poésie qui se veut un brasier pour les fous, mais élection tout de même, un peu à la manière de Jean Genet qui dans *Journal du voleur*, pour s'assurer l'édification de son propre mythe, déclare et scelle sa propre sainteté.

Projection de soi sous la forme du prophète qui montrera le chemin aux brebis égarées avant de finir de naître, et qui avant de naître, s'étendra dans l'infini et quitte à mourir, pourquoi ne pas le faire la tête haute, si haute dans le ciel que même les anges s'en trouveront bouleversés. Et quand le soldat Claude déclare « qu'il est plongé dans l'oster-monde et capte des fractions de rythmes sursautés des monstres poétiques »¹⁴, la volonté d'incarner cet « immense poète lyrique qui divulguerait au profane ce que les distances radieuses cachent aux foules malgré elles ignares » devient de plus en plus palpable. Puis quand il ajoute que « les géants de l'hélid-monde couchent avec lui et que les femmes des géants ont consacré leur vie à compter les poils de son sexe »¹⁵, on ne saurait refuser au soldat l'attribut tant convoité de mégalomane presbyte, imperméable à l'impuissance parce que doté d'une longueur de vue généralement réservée aux Dieux.

Aussi y a-t-il projection dans les lettres que Gauvreau adresse à Jean-Claude Dussault en réponse au siennes, dont le cadet dira : « Gauvreau fut pour moi un maître, un maître exigeant, intransigeant même. Il m'introduisit à un monde nouveau, m'y poussant parfois de force avec une certaine violence. Il ne pouvait s'agir de n'y apporter qu'une attention passive, comme à la lecture d'un livre, mais de participer activement, d'apprendre chaque semaine quelque chose d'absolument nouveau, d'imprévu pour moi, et de comprendre vite, presque instantanément, car le maître se faisait chaque fois pressant. »¹⁶

¹⁴ Claude Gauvreau, « Le soldat Claude », *op. cit.*, p. 65.

¹⁵ *Ibidem*.

¹⁶ Gauvreau – Dussault, *Correspondance 1949-1950*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 136

Conscient de la lucidité juvénile de son interlocuteur ou seulement pressé d'en découdre avec l'élève pour retourner sans plus attendre presser le jus jaune du pamplemousse totémique pour accéder au trône du *poète de race*, Gauvreau s'affiche, dès la sortie des *Entrailles*, comme un évadé en sursis *que le sang bouscule dans le temps oublié une pleine galoche de sang*; aussi ne saurons-nous jamais exactement quel crime doit payer cet homme évadé dans les quenouilles mais il nous est donné avec certitude qu'il est *un poursuivi*, que son destin le contraint de négocier avec *les bras qui le veulent, la chair de femmes dépecée, avec sa propre substance qui s'allonge et des têtes imaginaires pendues à ses petits doigts. Couvertes de sang, les têtes lui renvoient son propre reflet et le criminel imminent se trouve confondu, un moment pétrifié devant le poids de son serment* : « J'ai juré de dégoûter les anges » écrit le poète avant d'ajouter, comme pour clouer le cercueil nuptial : « J'ai écoeuré les femmes avec mon enfance. J'ai trompé les femmes avec les bosses de mon front carré qu'elles prenaient pour des diamants. Je les ai induites en erreur. »¹⁷

Comme s'il ne pouvait concevoir la séduction qu'en l'inféodant à la répulsion, comme si pour lui devenir poète consistait à pactiser tant avec les démons d'un lyrisme périlleux qu'avec l'expression de la plus radicale réalité, Gauvreau nous lègue l'un des programmes les plus clairs et exigeants qu'un poète québécois n'ait osé formuler, ardent défenseur de cette prescription du *Refus Global*, qui devrait nous hanter plus que jamais puisqu'elle demeure, encore aujourd'hui, partie prenante d'un fantasme non encore advenu : « D'ici là, sans repos ni halte, en communauté de sentiment avec des assoiffés d'un mieux-être, sans crainte de longues échéances, dans l'encouragement ou la persécution, nous poursuivrons dans la joie notre sauvage besoin de libération ».

Résumé

En partant d'une phrase intempestive lancée lors d'une conférence et à travers l'étude de ses premiers textes poétiques et dramatiques, j'entends montrer comment l'écrivain montréalais Claude Gauvreau se constitue à la fois comme héraut et marginal de sa génération, incarnant dans ses moindre faits et gestes la question suivante : pourquoi est-il si difficile, pour un poète québécois qui tente d'émerger dans les années 1950-1960, de fonder une œuvre originale tout en s'assurant une réception minimale chez autrui? En peignant le poète dans son élan transcendantal, je tente de repérer les marques d'une mutation nécessaire mais entravée, le désir fondateur de transcender la promesse pour *naître à la poésie* et ainsi, plus ou moins consciemment, trahir une communauté archaïque pour tenter de rejoindre le corps de l'œuvre en même temps que celui d'une histoire qui ne peut être réécrite qu'au prix d'un risque immense : la potentialité abortive de l'incompréhension et d'un rejet collectifs, à l'envers duquel se constitue peut-être toute œuvre poétique considérable.

1993, p. 10-11.

¹⁷ Claude Gauvreau, « Au cœur des quenouilles », *op. cit.*, p. 82.